

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

Ars amandi et Reprobatio amoris: trois formules de l’amour médiéval

José Luis Canet
Universitat de València

Les textes ovidiens: *Ars amatoria* ou *Ars amandi* , -comme se plaisaient à les nommer les auteurs médiévaux, vu que le texte commençait ainsi: *artem... amandi...*-, et sa *Reprobatio amoris*, ont toujours attiré mon attention parce qu’ils ont été la source inépuisable de nombreux textes du Moyen-Âge et de la Renaissance, mais surtout parce que n’importe quel poète les connaissait par coeur (au pied de la lettre), et, fait encore plus curieux, parce que nous conservons de nombreux exemplaires, si précieux, dans toute l’Europe. Très peu d’oeuvres en provenance du monde latin et grec ont connu autant d’influences ni autant d’éditions médiévales, puisqu’elles se trouvaient dans toutes les universités naissantes, dans les collèges religieux et les cloîtres monacaux. Il est vrai aussi que les oeuvres ovidiennes ont été méprisées par quelques Saints Pères, surtout par ceux qui critiquaient toute fiction littéraire, mais cela n’a pas été un obstacle pour que ces textes amoureux connaissent un second âge d’or au XIIème siècle (*Aetas Ovidiana*), où ces oeuvres sont devenues des modèles à imiter et des modèles d’enseignement. Par exemple, Conrad de Hirsau (première moitié du XIIème siècle) cite Ovide parmi les 21 auteurs scolaires par excellence. Alexandre Neckam cite toutes les oeuvres d’Horace pour l’apprentissage scolaire, y compris ses *Odes* et *Epodos*, et recommande les *Métamorphoses* d’Ovide, et surtout sa *Remedia amoris*¹. Arnoul d’Orléans (Arnulfus Aurelianus), ainsi nommé à cause de la ville où il fut professeur, également connu sous le nom de *Rufus*, comme Matthieu de Vendôme aimait à le ridiculiser, fut auteur de divers commentaires de Lucain, mais surtout d’Ovide, qu’il commenta et enseigna dans ses cours. On lui attribue également les comédies élégiaques de *Lidia* et *Miles gloriosus*. Autre cas similaire serait celui de Matthieu de Vendôme, un autre grand ovidien (disciple de Bernard Silvestre en Tours), auteur d’un *Ars versificatoria*, livre de rhétorique utilisé pour enseigner à Orléans et à Paris, suivi de la comédie élégiaque *Milo*, qui servait d’application pratique². Or, ce ne sont pas uniquement les oeuvres mêmes d’Ovide qui sont utilisées, mais également toutes celles qui dérivent directement d’elles, comme les nombreuses comédies élégiaques latines. Par exemple, Everard l’Allemand, dans son poème

¹. Curtius, E.R, *La littérature européenne et le Moyen-Âge Latin*, traduit par Jean Bréjoux, Paris, PUF, 1986, pp. 102-103.

². Vid. Gustave Cohen, *La “comédie” latine en France au XIIIe siècle*, 2 vols. Paris, Société d’édition “Les Belles-Lettres”, 1931, pp. pp. XVII-XIX. Voir aussi E. Faral, *Les arts poétiques du XII et du XIII siècles. Recherches et documents sur la technique littéraire du Moyen Âge*, Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1924. Je suis la réédition de Genève, Slatkine, 1982, pp. 1-14.

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

didactique *Laborintus*, cite les comédies *Pamphilus* et *Geta* de Vital de Blois, pour leur usage scolaire, à côté des oeuvres d’Ovide lui-même.

Cette période historique semble être le moment du triomphe des *Regulae amoris*: Chrétien de Troyes les traduit vers 1160, sous le nom de *Commandemanz Ovide* (oeuvre perdue mais qui apparaît citée dans *Cligès*). N’importe quel poète de cette moitié du XIIème siècle considère Ovide comme le grand maître de l’amour; tous essaient de l’imiter. Chrétien de Troyes lui-même s’y essaie dans sa *Philomena*. Jacques d’Amiens est l’auteur d’un autre *Ars d’Amors* et de *Remede d’amours*, etc... Toute oeuvre dont l’amour est le thème central lui est souvent attribuée. C’est ainsi que de nombreuses comédies élégiaques furent connues à leur époque comme des textes ovidiens: *Pamphilus*, ou *Nunci sagaci*, connues comme *Ovidius puellarum*... Elles n’ont pas été seulement une source d’inspiration pour tous les *ars amatoria* et leur expression littéraire sous forme d’oeuvres de style bas (comédies, fabliaux...), mais elles seront utilisées à plusieurs reprises par les chrétiens rigoristes. Une partie de la tradition surgie des couvents monacaux de l’époque contre la sexualité se base sur son *Reprobatio amoris*, de même qu’une partie de la prédication se construit sur des concepts développés par Ovide contre le désir amoureux. Nous pourrions englober ici des oeuvres apparemment dissemblables comme le *De contemptu mundi* d’Innocent III, où se trouve développée une nouvelle théorie sur la concupiscence de la chair, jusqu’au *Corbaccio* de Boccaccio ou l’*Arcipreste de Talavera* d’Alfonso Martínez de Toledo, en passant par les traités d’éducation de princes, où l’on trouve toujours un passage consacré au rejet de la sexualité tout en indiquant comment le prince ne doit jamais se soumettre à l’amour³.

Les *Métamorphoses* ont également été source d’inspiration pour beaucoup d’auteurs, surtout en tant qu’exemples démontrant la force de l’amour, passion qui peut arriver à annuler l’être humain⁴. Ce texte est probablement un des livres les plus critiqués d’Ovide, surtout par quelques représentants du christianisme, comme le fera S. Isidore de Seville dans sa *Summo bonno*, III, chap. xii et xiii, étant donné qu’il peut inciter au péché de la chair surtout si les hommes imitent les comportements des dieux. Quelques siècles plus tard, les mêmes arguments, extraits de Saint Jérôme et S. Isidore, seront réutilisés contre la *Généalogie des dieux païens* de Boccaccio, et ce dernier se défendra, dans le livre XIV, contre les attaques de ces moralistes intransigeants, en produisant un des textes fondateurs de l’humanisme italien du XIVème siècle.

Mais revenons à notre sujet, les arts d’aimer et le refus de l’amour. Ce qui continue d’attirer mon attention, c’est cette obstination d’intégrer les textes amoureux d’Ovide dans l’enseignement scolaire. Nous pourrions nous demander si nos ancêtres étaient des libertins

³. Voir *De regimine principum* de Egidius Romanus, par exemple, ou les manuels de confession et d’éducation en Espagne dans, Marta Haro Cortés, *Los compendios de castigos del siglo XIII: Técnicas narrativas y contenido ético*, Valencia, Universitat de València, 1995.

⁴. Le poème de Pyramo et Thisbé proviendrait de cette source.

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

qui montraient à leurs enfants comment séduire, faire l’amour, tel que l’a démontré depuis longtemps une partie de la critique, tout en insistant sur le fait qu’il s’agissait d’une époque aux mœurs très relâchées, ou en attribuant ces textes et leurs imitations correspondantes aux goliards (ces personnages dont on ne sait pas très bien qui ils sont mais qui ont servi de prétexte pour résoudre les contradictions d’une critique qui analyse les époques passées d’un point de vue actuel). Pouvons-nous continuer à penser, à partir des connaissances actuelles, que pendant plusieurs siècles (considérés comme la première grande Renaissance en Occident) l’Eglise et les pouvoirs civils vivaient en marge du christianisme et de la morale stoïcienne traditionnelle, et défendaient une sexualité plus permissive que celle que nous avons aujourd’hui? Ou encore, que des personnages comme les goliards, marginés du pouvoir social et religieux, pouvaient réaliser des manuscrits miniaturés pour le plaisir de s’amuser, et pour ce faire, investir une énorme quantité d’argent comme supposait l’élaboration d’un bon manuscrit? Je pense que non, c’est pourquoi nous devons nous reposer le problème de l’interprétation que l’on donnait alors aux *Ars amatoria* et aux fictions amoureuses qui en dérivent: comédies élégiaques, certains *romans*, *fabliaux*, etc...

Leur contenu, cependant, reste clair: cette *littérature amoureuse* traite de l’amour sensuel et se situe pratiquement à l’opposé de l’idée que nous avons de l’amour platonique à la Renaissance. On nous y montre l’adultère, tel qu’il apparaîtra reflété dans les comédies élégiaques (*Geta, Milo, Lidia, Babio*, etc) et dans de nombreux *fabliaux*; on nous y montre le stupre, sujet d’*Alda, De Nuncio sagaci, Pamphilus* etc, qui force la volonté des jeunes filles.

Pour l’instant, nous ne devons retenir qu’une seule idée: toutes ces fictions amoureuses écrites en latin étaient étroitement rattachées aux manuels de rhétorique et poétique, et elles étaient expliquées comme autant d’exemples de style bas. Ainsi, en bonne logique, les dames de qualité apparaissaient très rarement (pour ne pas dire jamais) dans les textes amoureux ovidiens, de même que les matrones romaines. Ces types de personnages ne seront présents que dans des textes correspondants au style élevé, où l’on nous montre des passions violentes qui ne peuvent conduire qu’au malheur, puisqu’ils cesseront de se comporter comme des êtres humains qui perdent la raison. C’est la pathologie de l’amour, l’amour conçu comme maladie, cet *hereos* que citaient les médecins, et qui avait déjà été parfaitement traité dans les tragédies grecques et romaines pour être repris par le roman héroïque et la fiction sentimentale⁵.

Nous voici donc face à un premier paradoxe: les XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, époque de la naissance des premières monarchies nationales, de la consolidation du pouvoir de l’Eglise et de l’aristocratie, époque de splendeur de l’art roman et gothique, des grandes cathédrales, de la fièvre des Croisades, de la ferveur religieuse de la Vierge Marie, de la croissance des villes, du florissement du commerce etc..., est une période qui coïncide avec toute une

⁵. José L.Canet, “El proceso del enamoramiento como elemento estructurante de la Ficción sentimental”, publié dans *Historias y Ficciones: Coloquio sobre la Literatura del Siglo XV*, ed. R. Bletrán, J. L. Canet y J. L. Sirera, Valencia, Universitat, 1992, pp. 227-241.

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

littérature qui aborde les comportements amoureux sensuels transgressant la morale stoïque et chrétienne, et qui, de plus, est utilisée pour l’éducation de la jeunesse dans les grandes écoles du Nord de la France. Nous pensons que toute la société ne peut pas se tromper, c’est pourquoi, en bonne logique, il est impensable de croire que ceux qui défendent la morale stricte du christianisme et des Croisades soient capables de proposer dans leurs enseignements un relâchement de la morale sexuelle. Il faudra donc analyser ces textes à partir d’une perspective différente.

Les études les plus récentes situent l’origine de l’élégie romaine⁶ dans le monde hellénique avec Calimaque, tout en reconnaissant qu’elle atteint sa splendeur avec Properce, Tibulle et Ovide, comme disait Quintilien lui-même⁷, et admettent, par ailleurs, que son thème privilégié est l’amour, associé à une certaine ironie ou un certain humour. L’élégie n’est pas un échantillon de la réalité à laquelle on ne fait appel que par contraste; par exemple, la parodie d’une prière religieuse démentira la sincérité des supplications d’un amant désespéré. Il en sera de même pour les comédies élégiaques et postérieurement humanistes, nées au sein des universités européennes: une de leurs constantes sera bien de se moquer des comportements amoureux.

Mais voyons quelles amours sont données à voir dans la poésie élégiaque. L’élégie aborde les amours légitimes et non illégitimes (comme disait Ovide), c’est pourquoi les amours punies par le Droit Romain ne pouvaient être traitées. Ainsi, dans le *Digesto*, seuls les rapports avec les esclaves, les prostituées et les libertines n’étaient pas considérés comme stupre ou adultère, tous deux sévèrement punis, comme ce sera le cas dans la plupart des législations européennes pendant le Moyen-Âge⁸. Nous nous trouvons donc face à un second paradoxe: l’époque de splendeur de l’élégie romaine coïncide avec la législation sévère d’Auguste; il se passera quelque chose d’analogue avec le développement de l’*aetas ovidiana* pendant la période de renaissance du XII^e siècle, et le durcissement de ses lois moyennant la fusion du droit romain et des manuels de confession des couvents, où l’on punit sévèrement l’adultère, le stupre (soit avec une vierge, soit avec une veuve), en définitive toute rapport sexuel hors du mariage⁹.

Mais revenons à Ovide. De quels rapports érotiques nous parle-t-il dans ses textes? Il est clair que pour lui, il s’agit de ceux qui ont trait à Vénus (le sexe comme rapport physiologique, dirions-nous de nos jours), mais, de plus, il aborde les rapports qui n’enfreignent aucune loi; c’est pour cette raison qu’il insiste continuellement, dans ses *Tristia*

⁶. Voir entre autres, Paul Veyne, *L’élégie érotique romaine. L’amour, la poésie et l’Occident*, Paris, Editions du Seuil, 1983.

⁷. Vid. *Institutio Oratoriae*, X, 1, 93, où il signale qu’en matière d’élégie, il existe une nette supériorité romaine car Tibulle comme Properce ont une écriture nette et élégante¹⁰.

⁸. *Digesto*, XXXIV, 9, 16, 1; XXXVIII, 1, 46; XLVIII, 5, 34; XLVIII, 5, 13; le titre complet *De concubinis*, XXXVII, *De estupro vidua*, XLVIII, 5, 13, etc.

⁹. Vid. Flandrin, *Un temps pour embrasser. Aux origines de la morale sexuelle occidentale (VI^e-XI^e siècle)*, Paris, Seuil, L’Univers historique, 1983.

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

Ars amatoria et *Reprobatio amoris*, sur le fait qu’il n’attaque jamais la vertu des matrones, des femmes mariées ou célibataires, tout au contraire: il mettrait en scène les femmes de basse condition (esclaves ou libertines) ou les prostituées. C’est ainsi qu’il le précise:

Ce que nous chanterons, c’est l’amour qui ne frappe pas la loi, ce sont les liaisons permises; mon poème n’offrira rien de répréhensible. (*Ars*, I, 33)

Il insiste, quelques années plus tard, dans ses *Tristia* (II, 303), que son manuel sur l’amour n’avait jamais inclus de femmes nées libres et qu’il ne parlait que de courtisanes ou de plébéiennes, comme il l’avait déjà affirmé clairement dans son *Ars amatoria*: “Loin d’ici, étroites bandelettes, insigne de la pudeur, et toi, volant, qui couvres la moitié des pieds”, ce qui dénote, plus ou moins, la jeune fille née libre et la femme mariée (matrone). Sous ce point de vue, l’élégie participe du même thème que celui de la comédie romaine de Térence ou Plaute, quand elle nous montre les amours entre jeunes courtisans oisifs et des esclaves, plébéiennes ou libertines, etc..., toujours selon des rapports sexuels permis par la loi (*Digesto*, XXV): c’est ce que répètera en fait Andreas Capellanus dans son *De amore*, au XII^{ème} siècle, quand il fait référence aux oeuvres de Vénus parmi les paysans:

... Mais si par hasard l’amour des paysannes t’attirait, garde-toi de les flatter par de nombreuses louanges, et si tu trouves une occasion propice, n’hésite pas à accomplir tes désirs et à les posséder par force... Nous en prétendons pourtant pas, en disant cela, t’inciter à aimer des paysannes, nous voulons simplement que si tu te trouvais bien imprudemment porté à les aimer, tu puisses apprendre, par ces quelques préceptes, quelle attitude tu dois adopter.¹⁰

Aussi, les lecteurs des textes d’Ovide se voyaient reflétés, parodiés et ironisés à travers des personnages qui parlaient de la passion amoureuse avec un langage stéréotypé, mais qui, en définitive, étaient, ni plus ni moins, en train de réaliser ouvertement l’oeuvre de Vénus, en s’assimilant de la sorte avec la plèbe ou les esclaves. Et, pour que ce type de parodie fonctionne correctement, il fallait élever le style des vers, comme affirmait Quintilien, et même de transformer le poème élégiaque en poème didactique, comme le fera Ovide avec *Ars amatoria* et *Reprobatio amoris*. L’auteur, spécialiste en élégies amoureuses (*Amores*) devient le maître qui donne des leçons et des conseils à tous ceux qui veulent servir l’Amour, fils de

¹⁰ Lib. I, cap. XI. Je suis l’édition de Claude Buridant, *Traité de l’amour courtois*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 148.

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

Vénus, c’est-à-dire, l’oeuvre vénérienne. Quelle différence avec Caton, Lucrèce ou d’autres auteurs didactiques! De plus, il a même parsemé son oeuvre de clins d’oeil au lecteur. L’auteur se permet de comparer l’acte vénérien à la milice, -un autre paradoxe subtil-, car il dit continuellement que la mollesse«mollesse», l’*otium* , est le fondement de l’acte vénérien, et il compare la conquête amoureuse à une bataille, dans laquelle l’amoureux doit réaliser mille et une prouesses, étant donné qu’il ne peut pas entrer dans la vie civile à cause de ses faiblesses et de sa mollesse. Par ailleurs, -autre nouveau paradoxe-, l’auteur montre que la servitude amoureuse est un aspect fondamental de l’amour, ce qui transforme l’homme libre, puissant, en serviteur d’une dame courtisane, plébéienne, esclave ou libertine. Nous nous trouvons face une évidente inversion de valeurs.

D’autre part, bien que l’amour soit le thème central de la poésie élégiaque, celle-ci ne chante jamais la passion. Que nous sommes loin des tragédies ou des *Héroïdes*, où l’on peint la passion amoureuse frôlant la maladie, avec impossibilité pour l’être humain de se guider par la raison! Comme disait Lucrèce lui-même, cette passion était une forme pathologique du désir¹¹, d’où l’impossibilité de l’exprimer sous forme comique ou ironique.

Par conséquent, si nous reprenons les idées d’Ovide lui-même, l’*Ars amatoria* traite ni plus ni moins que d’Amour, fils de Vénus, ou ce qui la même chose, de la conquête amoureuse, ou encore, selon une expression plus actuelle, il s’agirait d’un *manuel de la “drague”*. A de nombreuses reprises, l’auteur se présente lui-même comme un “précepteur de l’amour libertin...” (II, 497-8), pour éviter toute confusion avec l’amour honnête, celui des couples mariés et des familles honnêtes de Rome. C’est donc un *Ars* que d’apprendre un métier pour échapper avec honneur de la conquête amoureuse. Dans *Ars amandi*, apparaissent toutes les stratégies pour conquérir une dame, reprises plus tard par les comédies élégiaques et humanistes, et par les genres connus comme littérature de style bas (contes, nouvelles, fabliaux, etc.). Ainsi, on insiste continuellement sur l’importance du vin (qui prépare l’esprit à recevoir la chaleur...), la nécessité de gagner la servante pour qu’elle prononce continuellement devant sa maîtresse le nom de son prétendant, tout en lui jurant qu’il l’aime d’un amour fou... ce qui brisera sa résistance... Quelquefois, Ovide lui-même se demande s’il est convenable d’arriver à forcer la servante, car certaines d’entre elles deviennent plus diligentes par la suite pour convaincre leur maîtresse (c’est ce qui arrive, par exemple, dans la *Comedia Serafina*, comédie humaniste espagnole datant de 1521). Bien évidemment les cadeaux seront un bon détonateur, mais, bien plus, les lettres affectueuses, les promesses, explicitées dans beaucoup de fictions médiévales comme par exemple l’*Historia duobus amantibus* de Eneas Silvio Piccolomini.

Nous pourrions continuer à énumérer tous les clichés de la conquête de ces jeunes filles (qu’Ovide lui-même et les élégiaques définissaient comme "**duras y**

¹¹. *De rerum natura*, IV, 1063 y ss.

Canet, J.L., "Ars amandi et reprobatio amoris : trois formules de l'amour médiéval", en *Éros volubile. Les métamorphoses de l'amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

altivas"«dures_et_hautaines»: promettre l'impossible, louer leur visage et leur beauté au-dessus de toutes les autres, verser des larmes qui arrivent à émouvoir même les diamants, les embrasser par la force¹², et enfin, que l'amoureux maigrisse et devienne pâle car il pourra être objet de pitié, etc...

Cet Amour, fils de Vénus, dont nous parle Ovide dans *Ars amatoria*, et que l'on retrouve dans la littérature érotique médiévale, correspond à la première formule de l'amour, à celle de l'instinct sexuel qui transforme l'homme en bête, selon l'opinion de tous les moralistes. Bien davantage, c'est lui qui fait les hommes égaux, sans distinction de classe ni de race. Plus on pratique cet amour, plus nous serons proches des bêtes ou de la plèbe, qui, elle, n'a aucune réticence à le faire comme les animaux: c'est pourquoi les lois ne dictent aucune interdiction et acceptent plutôt sa pratique, y compris par la force.

Cet amour érotique et sexuel, sous-jacent dans le *Corpus ovidarium*, est décrit, la plupart du temps, sous forme burlesque au moyen d'un style bas, le *sermo humilis*, à travers des dialogues de personnages bas (servants et servantes, prostituées, intermédiaires et entremetteuses, moines luxurieux, vieux avarés) et correspondant au style bas, bref, tout ce que la comédie héritera de ces situations de conquêtes amoureuses. Il suffit de se souvenir comment le *Pamphilus de amore*, comédie élégiaque du XII^{ème} siècle, passe postérieurement dans *El libro del Buen Amor* de l'Arcipreste de Hita, lors de l'épisode de D. Melón et doña Endrina. Il n'est pas nécessaire que ces situations exprimées par le style bas proviennent directement de l'*Ars amatoria* d'Ovide, étant donné que les *Amores*, ainsi que les textes de Propertius et Tibulle ont été, eux aussi, exhaustivement utilisés pour cette fiction.

Ce désir sexuel, notamment l'art de l'obtenir, sera aussi largement utilisé par la tradition scolaire pour démontrer, dans le cadre de l'enseignement moral, comment l'homme devient un animal pur et simple en réalisant l'acte sexuel sans but de procréation, ce qui est une attitude condamnée par toutes les lois civiles et religieuses. Il s'agit donc de l'amour coupable, du mauvais amour ou, comme disaient beaucoup de moralistes tels que Boécio, les stoïciens et d'autres, l'amour bestial. De plus, certains professeurs du *Trivium* appréciaient énormément les textes ovidiens parce qu'ils étaient *sententiarum floribus repletum*: c'est pour cette raison qu'ils servaient non seulement pour l'apprentissage de la langue latine mais aussi pour que l'élève s'alimente de philosophie morale, grâce à ces sentences qu'il apprenait par coeur. Quelque chose d'analogue se produit, pendant la Renaissance, avec l'utilisation des comédies de Térence dans toutes les universités européennes, ce qui donnera lieu à la naissance du théâtre actuel au XVI^{ème} siècle en Italie, France et Espagne¹³.

¹². "Quel est l'homme expérimenté qui ne mêlerait pas les baisers aux paroles d'amour? Même si elle ne les rend pas, prends-les sans qu'elle les rende. D'abord elle résistera peut-être et t'appellera 'insolent'; tout en résistant, elle désirera d'être vaincue..." Ovide, *Ars amatoria*, I, 660-675.

¹³. Vid. Jose L. Canet, Introduction a *De la comedia humanística al teatro representable*, Valencia, Universitat de València, 1993.

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

Quel serait le bon amour? C’est l’amour qui ne fait pas souffrir, l’amour qui ne déçoit pas, car selon les propos d’Ovide: “Peu de plaisir et plus de peines, voilà le lot des amants” (II, 515). D’autre part, il ne faut oublier la prémisse fondamentale sur laquelle se base la philosophie chrétienne: le libre arbitre de l’homme, nécessaire pour que ses actions ne soient pas prédéterminées et que la volonté puisse agir; alors que l’amour, comme nous l’avons vu, tyrannise et oblige à se soumettre à l’autre, perdre sa propre liberté. Par conséquent, il est logique que les philosophes moraux ne puissent supporter l’idée selon laquelle un homme bien né se soumette à l’empire d’une femme indigne, tant pour son statut social que parce la femme est inférieure à l’homme, d’un point de vue physiologique (du moins en a été ainsi pendant des siècles), Eve ayant été la cause du péché originel (position défendue notamment par la Patristique). Ainsi donc, si quelqu’un supporte mal l’empire d’une femme indigne, qu’il goûte à mon enseignement, dira Ovide dans *Reprobatio amoris*. Ceci signifie pour tous ceux qui ont vécu une déception amoureuse, ou qui souffrent du mépris de leur maîtresse, mais surtout ceux qui ont été soumis à une tyrannie indigne, qu’ils doivent apprendre à se débarrasser de l’amour, à guérir de cette maladie néfaste pour régler son être. Le poète latin nous offrira une série de recettes pour guérir: éviter l’oisiveté (l’*otium* latin), compte tenu que l’amour déteste les personnes actives, voyager et s’absenter du lieu où réside la femme aimée; que les amis ou les vieilles femmes te disent quels sont les défauts de l’être aimée, de la sorte, en voyant ses défauts, le sentiment contraire, la haine, pourra naître en toi; chercher un autre amour capable d’effacer le premier; voir la femme aimée nue dans toutes ses imperfections, etc... Mille formules pour guérir de cette maladie, l’Amour, sont exposées dans *Reprobatio amoris*, formules que reprendront jusqu’à la société moralistes et précepteurs médiévaux. Il suffit, par exemple, d’évoquer ici les amplifications de cette reprobation de l’amour réalisées par Alfonso Martínez de Toledo dans *l’Arcipreste de Talavera*, qui reprenait les théories physiologiques ou médicales énoncées par Ovide et toutes celles relevant de la philosophie chrétienne qui, viennent, pour la plupart, de la reprobation réalisée par André le Chapelain quelques années auparavant.

Donc, pour le moraliste romain comme pour le chrétien⁴, l’amour, entendu comme conquête amoureuse, est nuisible à la santé de l’être humain, surtout parce qu’il le rabaisse socialement parlant, et qu’il l’éloigne des principes qui doivent régler sa vie publique. Mais, s’il s’agit de l’amour passion, c’est encore pire, puisque dans ce cas, tous, sans exception, le considèrent comme une pathologie de l’âme, une folie temporaire, selon les propos des médecins et du propre Aristote. L’amour passion est considéré pire que la peste, la cause des plus grandes tragédies de l’humanité et nous trouverons là, en bonne logique, toute une série

⁴. Voir, par exemple, ce que dit Saint Paul: “Ne savez-vous pas que celui qui se joint à une prostituée est un même corps avec elle? Car ceux qui étaient deux ne seront plus qu’une chair, dit l’Écriture”. Il compare alors l’union sexuelle à l’union spirituelle du croyant avec le Christ: “Mais celui qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui” (1 Corinthios 6, 16-17).

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

de femmes ayant été la cause de la perte et de la destruction des plus grandes villes et des plus grands empires, femmes ayant provoqué la destruction des plus grands hommes politiques ou militaires et même de gens de lettres et philosophes (il ne faut pas oublier la légende de Virgile pendu dans un panier ou d’Aristote, dont se moquaient des femmes de basse condition).

Pour les philosophes moraux (surtout ceux qui étaient rattachés à la philosophie platonicienne et plotinienne), le meilleur amour, le bon amour, est l’amour divin, celui qui aime les idées et non les choses. En définitive, l’amour spirituel recrée par les Saint Pères de l’Église et qui persistera jusqu’au XX^{ème} siècle. Mais, comme nous l’avons signalé auparavant, c’est surtout au XII^{ème} siècle que se développent des traités sur l’amour spirituel dans le monde monastique¹⁵, traités réutilisés également par les cercles courtisans et universitaires.

Cet amour spirituel, comme diraient les mystiques, dont le seul désir consiste à se fusionner avec le Créateur, ne peut surgir qu’en maîtrisant la chair et en abandonnant progressivement toute la matérialité qui enferme l’esprit. Ce Bon Amour défendu par l’Arcipreste de Hita ou de Talavera, ce bon amour des mystiques et de tout bon chrétien, celui qui privilégie l’amour du Créateur face à celui des créatures, ou qui accepte l’amour des créatures parce qu’il provient du Créateur lui-même, c’est bien celui qui configure ainsi la *caritas* définie par Saint Paul, mais qui exclut de soi le désir sexué.

Il s’agit donc du second concept de l’amour, toujours assimilé à des aspects négatifs, accepté à condition d’être reconduit vers l’esprit comme le proclame Saint Jean: "Celui qui n'aime point ne connaît point Dieu; car Dieu est amour" (I, Saint Jean, 4, 8). Il est le vrai amour, celui qui ne trahira jamais, celui qui ne provoquera ni souffrances ni soucis, celui qui, en définitive, fait ressembler à l’être aimé. Pour ces moralistes-là, défenseurs de la virginité, du célibat sous le règne du pape Grégoire VII, la sexualité écarte l’être humain de Dieu. Par conséquent, la deuxième formule amoureuse que nous tirons des *Reprobatio amoris* est bien le refus de l’amour mondain, étant donné que celui-ci (entendu comme désir de *cupiditas*) décevra toujours, fera souffrir, et surtout écartera de la ligne droite conduisant au paradis céleste. La différence entre la reprobation amoureuse ovidienne et celle qui s’impose à partir du XII^{ème} siècle tient à ce que, pour l’auteur latin, son refus de l’amour se basait sur des positions de la philosophie naturaliste et médicale, tandis que les réprobations postérieures se

¹⁵. P. DINZELBACHER, signale art. cit.: “... au XII^e siècle, l'amour est devenu un sujet de prédilection des écrivains ecclésiastiques y compris les spirituels les plus reconnus. S. Bernard écrit sur la nécessité d'aimer Dieu (*De diligendo Deo*), son ami Guillaume de S. Thierry sur la nature et la dignité de l'amour (*De natura et dignitate amoris*). Aelred de Rielvaux compose le miroir de l'amour (*Speculum caritatis*), Hugues de S. Victor la louange de l'amour (*De laude caritatis*). Richard de S. Victor réfléchit sur les degrés de l'amour (*De gradibus amoris*), Bauduin de Cantorbéry sur la blessure amoureuse (*De vulnere caritatis*). Pierre de Blois décrit l'amitié chrétienne et la dilection de Dieu et du prochain (*De amicitia christiana et de dilectione Dei et proximi*) et Egbert de Schönau, l'aiguillon incitant à l'amour (*Stimulus amoris*)...”, etc.

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

nourrissent de philosophie stoïque et chrétienne. Ainsi se trouvent définis le Bon et le Mauvais Amour, tels que les nommaient l’Arcipreste de Hita.

Nous pourrions nous demander si les romains et les chrétiens de la première époque ne se mariaient pas et n’avaient pas d’enfants. Bien sûr! Mais il faut comprendre la procréation selon le code législatif de *devoir conjugal*, repris postérieurement par les chrétiens. Pour les romains, le plaisir (dans ce cas le plaisir sexuel) n’est pas un plaisir positif, dans la mesure où il dépend d’un besoin physiologique (comme nous pouvons le lire, dans les traités médicaux du Moyen-Age, sur le besoin du coït); par conséquent, le bon citoyen doit accomplir son devoir avec son épouse pour engendrer des enfants, et, une fois son devoir accompli, il pourra, s’il éprouve le besoin de soulager sa nature, le faire avec des esclaves, des courtisanes ou plébeïennes, tout en sachant qu’il ne pourra toucher ni les matrones ni les jeunes vierges, femmes mariées ou veuves, ni réaliser l’acte vénérien contre nature.

Pour les stoïques, qui veulent tout considérer par la raison, même le devoir conjugal devra se réaliser sans la volupté supposant une dépendance de l’être aimé, et bien moins se laisser dominer par la passion sexuelle entre époux. Pour l’Eglise et ses représentants, le désir sexuel est néfaste s’il ne porte pas en lui le désir de procréation et s’il n’est réalisé à certains moments favorables. Il suffit de lire les *Epîtres* de Saint Paul, les textes de Saint Augustin, et parmi eux *Les biens du mariage*, les manuels de confession, etc... pour se faire une idée du mépris conçu envers cette passion née d’un appétit inférieur. Cette conception, nous pouvons la voir conduite jusqu’à ses dernières limites par Saint Jérôme: il arrive à traiter d’adultères les époux qui "aiment fogueusement à ses éposuses"«*aiment_trop_ardemment_leurs_femmes*» reprennent les paroles du moraliste païen Sextus: “Unde Sextus in sententiis: Adulter es, inquit, in suam uxorem amator ardentior. In aliena quippe uxore omnis amor turpis est, in sua nimius” (*Adversus Jovinianus*, I, 49; Tout amour envers l’épouse d’un autre homme est honteux; tout amour envers la sienne propre, est excessif). Là, Saint Jérôme suit fidèlement la philosophie des stoïciens: l’activité sexuelle est admise pourvu qu’elle soit bénéfique pour la société, mais il faut dominer cette passion au moyen de règles précises. Les chrétiens ont nommé "oeuvre conjugal" le commerce sexuel qui observait ces règles, et "fornication et adultère"«*fornication*»«*adultère*» tout ce qui les transgressait. On confère à l’"oeuvre conjugal"«*oeuvre_conjugale*» des intentions procréatrices, et à la fornication et l’adultère, celles de l’amour, de la passion et de la recherche du plaisir¹⁶, point de vue celui-ci repris sans exception par les chrétiens législateurs des XI et XIIème siècle¹⁷.

¹⁶. Pour tous ces aspects, vid. John T. NOONAN, Jr., *Contraception et mariage. Évolution ou contradiction dans la pensée chrétienne*. Traduction de Marcelle Lossua, Les Éditions du Cerf, Paris, 1969 et Jean-Louis FLADRIN, *Un temps pour embrasser...* éd. cit.

¹⁷. Vid John T. McNeill, y Helena M. Gamer, *Medieval Handbooks of Penance. A translation of the Principal Libri Poenitentiales*, New York, Columbia University Press, 1990.

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

Nous avons déjà signalé que le XII^{ème} siècle a représenté une nouvelle renaissance culturelle et que, dans le cadre d’une société stable, un nouveau dispositif éducatif se met en marche, reprenant à nouveau les textes classiques. C’est dans cette société que commencera à être remise en question cette conception duelle de l’amour. Il était évident qu’il existait une sexualité propre au monde animal, mais elle pouvait être soumise à des règles et à des comportements, étant donné que l’homme est capable de dominer ses instincts à travers la raison. De plus, c’est le moment où les textes d’Aristote et d’Horace sont étudiés en profondeur, des textes où apparaît très clairement défini le juste milieu. L’*Ética Nicomaquea* deviendra une des sources philosophiques de la nouvelle morale, déjà assez présente dans beaucoup de manuels d’éducation de princes (comme celui d’Egidius Romanus) et où surgit un nouveau concept de vertu, différent des vertus théologiques chrétiennes: une vertu définie par le juste milieu entre deux extrêmes.

Appliquons cette philosophie à la thématique amoureuse, objet de cette réflexion. Entre l’amour bestial (celui des animaux qui ne possèdent qu’une âme végétative et sensitive) et l’amour divin (basé sur la raison spirituelle), il y avait un juste milieu, l’amour humain; et, pour le définir, on essaiera de créer toute une nouvelle théorie de l’amour, celle que nous connaissons du nom d’amour courtois ou amour honnête selon certains. C’est un amour qui reprend quelques petites prérogatives de l’amour sensuel, (dont celle qui incite à l’union de deux êtres du sexe opposé), mais où le désir se voit freiné au moyen de la raison. C’est cet amour qu’a défini André le Chapellain dans *De amore* ou *De ars honesti amandi*, comme l’appelaient ses contemporains.

Ce nouvel *Ars amandi*, construit par André le Chapellain, modifiait les prémisses initiales du traité ovidien en les adaptant aux nouvelles connaissances médicales, mais surtout en élevant le style des personnes nobles à qui étaient dirigées, somme toute, ce traité sur l’amour. Ainsi, ce *manuel de la “drague”*, -comme nous avons nommé l’*Ars amatoria* d’Ovide-, qui orientait tous ces préceptes vers la séduction physique de la femme aimée (ou l’homme aimé), connaît des changements en ce qui concerne les règles de comportement amoureux dans lequel la sexualité, si elle apparaît, devient le résultat d’un processus réglé et lent. Dans ce type d’amour, la sexualité passe à un second plan, celui de l’*amor mixtus*, selon André le Chapellain, très inférieur à l’*amor purus*, car il devient, dès lors, plus important d’aimer un être vertueux, un être supérieur, capable d’ennoblir, et doté de toutes les vertus.

Si les personnes reflétées dès lors dans *De amore* sont nobles, l’auteur ne pouvait pas reprendre les préceptes érotiques d’Ovide, et bien moins continuer à interpréter l’amour comme art, comme un métier, comme un besoin purement physiologique. C’est pourquoi l’auteur reprend une définition de l’amour tirée de la tradition médicale de l’Ecole de Salerne, celle de l’amour passion comme obsession pour la beauté du sexe opposé, et qui, apparemment, était directement extraite de Constantin l’Africain dans *Pategni* et du *Canon*

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

d’Avicennes, tous deux grands connaisseurs d’Aristote¹⁸. Après avoir défini l’amour de la sorte, on pouvait passer au style élevé (roman courtois, fiction sentimentale, tragédie, etc.).

Pour ennoblir la pratique amoureuse, outre le fait d’élever vers le plus haut l’objet du désir (comme l’avaient fait les chrétiens dans le cas de l’amour divin, et notamment en exaltant la Vierge au-dessus de tous les mortels), il était nécessaire de doter la philosophie aristotélicienne de nouveaux apports, essentiellement ceux qui provenaient de l’école plotinienne et des philosophes latins. Pour ce faire, le point de vue augustinien, par exemple, **“Amor no es más que desear una cosa por ella misma”** (*Nihil enim aliud est amare, quam propter se ipsam rem aliquam appetere et namque amor appetitus quidam est, De div. quaest.* 83, qu. 35, 1 et 2) est introduit, dans ce désir d’éviter que l’amour véhicule l’idée de possession de l’objet aimé, ou la conception platonicienne développée par Saint Augustin sur l’amour éternel ou l’amour au-delà de la mort. Ceci supposera l’ennoblissement de la femme aimée et la ferme volonté de celui qui aime, si appréciée par la philosophie courtoise. Nous pourrions également dire la même chose de la reprise d’autres aspects développés par Saint Bernard, Hugo de Saint Victor et d’autres.

Cependant, André le Chapelain ne se limite pas à élaborer un art d’aimer à la mesure humaine: ce qu’il veut entreprendre, tout comme l’avait fait Ovide, c’est une reprobation de l’amour destinée également à ceux qui veulent atteindre le savoir, à l’instar des stoïques et des philosophes chrétiens. C’est dire que pour ceux qui veulent céder le pas au savoir, défini par les chrétiens comme dépassement des passions mondaines, il est préférable de choisir le parfait objet du désir, celui qui ne trahira jamais, celui qui apportera la véritable récompense du ciel, c’est-à-dire Dieu. Toutefois, l’auteur français ne suit pas au pied de la lettre le traité de reprobation d’amour ovidien, mais il essaie de le dépasser en incorporant des sources chrétiennes comme la *Suma ars predicandi* d’Alain de Lille¹⁹. Dans ce dernier texte, l’amour sexuel sous toutes ses formes s’y trouve condamné, sous prétexte que l’amour brise l’amitié, provoque des tourments infinis, engendre la pauvreté, enlève la réputation, cause tous les vices, la perte des honneurs, déclenche des guerres et toutes sortes de dévastations, etc... D’un point de vue social, il fait naître des bâtards, d’un point de vue physique, il détruit le corps, produit de mauvaises digestions, des fièvres, de multiples maladies et arrive même à causer la mort prématurée. Voici donc l’exposé d’une des plus grandes *reprobatio amoris*, qui fera fortune pendant le Moyen-Âge, et qui arrivera à devenir le thème central de traités postérieurs comme celui de l’*Arcipreste de Talavera* d’Alfonso Martínez de Toledo.

¹⁸. Vid. Paolo Cherchi, “Andrea’s *De Amore*: its unity and polemical origin”, dans *Andrea Cappellano i Trovatori e altri temi romanzzi*, Roma, Bulzoni, 1979, pp. 83-112.

¹⁹. Comme le signale Anton M. ESPADALER: “S’esdevé, però, que Ovidi escriu uns *Remedia amoris* i Andreu una *Reprobatio*, que a grans trets, i a despit d’encreuaments, corresponen a la diferència que hi ha entre medicina i moral”, en “L’amant i la llei”, en “*De Amore*”. *L’amor a la literatura d’Occident*, Anton M. Espadaler (ed.), Barcelona, ed. Barcanova, 1991, pp. 31-37.

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

Une fiction littéraire tirée de cette nouvelle conception de l’amour pourrait bien être *Le roman de la rose*, où s’entremêlent des concepts ovidiens, courtois, reprobation de l’amour, comme nous l’avons définie jusqu’à présent, et qui atteindra un succès remarquable dans toute l’Europe. Les bases d’un nouveau modèle de comportement social et moral ont été établies et elles triompheront notamment parmi les classes élevés, tout en favorisant une littérature de style élevé: c’est ce que certains ont défini comme fiction sentimentale, questions d’amour, recueils de poésie amoureuse et lyrique, etc...

Pendant les XI^{ème} et XIII^{ème} siècles, au moment où s’impose l’aristotélisme, une nouvelle conception de l’amour émerge, beaucoup plus en accord avec la nouvelle société qui se configure, celle où la noblesse s’entoure définitivement de secteurs intellectuels pour contruire ensemble une société basée sur de nouveaux modèles de comportement humain. Pour ce faire, il fallait tout redéfinir: c’est ce que feront les scholastiques avec leurs *Summas*, tout comme André le Chapellain avec l’Amour, en structurant son traité selon la démarche aristotélicienne, en définissant d’abord de quel amour il va parler, donnant son étymologie, ses effets, déterminant entre quelles personnes il peut exister, comment il arrive, s’entretient, augmente, diminue, pour analyser finalement comment il disparaît. Nous sommes face à un traité scholastique parfaitement construit, dans lequel se trouvent des règles, des préceptes de comportements si chers à l’homme médiéval, suivant les principes chrétiens de bonheur, commandements, etc... pour créer enfin ce ciel et enfer des amoureux.

Je termine par une dernière observation. Pour pouvoir comprendre parfaitement l’homme médiéval cultivé et l’inclusion d’un certain érotisme dans l’enseignement scolaire, il faut tenir compte des principes fondamentaux de la philosophie chrétienne qui prend racine dans le volontarisme augustinien, où la volonté est celle qui dote l’être humain de sa liberté, ou libre-arbitre, et fait de l’homme un être responsable de ses actes face au jugement dernier. C’est pourquoi il était habituel d’enseigner le bien et le mal pour que l’homme sache choisir parmi les différentes possibilités qui se présentent à lui dans la vie. Dans cette perspective, qui a été capitale dans bien d’écoles religieuses, retenons un fragment du texte d’André le Chapellain, introduisant le troisième livre de *Reprobatio amoris*:

Si donc, ami Gautier... tu ne peux rien ignorer de l’art d’aimer... nous t’avons, dans ce petit livre, exposé dans ses moindres détails toute la théorie de l’amour. Sache que si nous avons fait cela, ce n’est point en estimant que l’amour a quelque utilité pour toi ou pour tout autre homme... Car pour nous, au contraire, celui qui consacre ses soins à l’amour gaspille ses forces.

En lisant ce petit ouvrage, ne cherche donc point à mener la vie des amants, mais fort de tes connaissances en amour, instruit dans la

Canet, J.L., “*Ars amandi et reprobatio amoris* : trois formules de l’amour médiéval”, en *Éros volubile. Les métamorphoses de l’amour du Moyen Âge aux Lumières*, eds. Dolores Jiménez et Jean-Christophe Abramovici, Paris, Éditions Desjonquères, 2000, pp. 11-21.

manière de séduire les femmes, tu pourras t’abstenir de cet art de la séduction pour obtenir la récompense éternelle et mériter d’être honoré par Dieu des plus grand présents. *Car celui à qui on a donné la possibilité de pécher et qui n’en use point plaît davantage à Dieu que celui auquel on en l’a pas accordée...* (L. III, p. 186, éd. Claude Buridant)